

Les mythes (...) sont le résultat des songes, des réflexions d'un âge poétique et vibrant, exprimant ses conceptions, parfois d'une singulière profondeur, sur le destin, le monde et les dieux. Ils puisent leur origine dans une civilisation antérieure à la civilisation grecque, ils font corps avec telle cité, tel sanctuaire. Il y a donc dans la mythologie une part de nécessité dont Platon ne semble pas s'être rendu compte. (...) Alors que, pour Eschyle, pour Pindare, les exploits d'Héraclès, de Thésée sont choses vivantes, sources d'enthousiasme et d'action, pour les jeunes gens « modernes » de l'époque de Socrate et de Platon, ce ne sont plus que sornettes à l'usage des vieilles femmes, récits dont on se moque. Il n'est pas de preuve plus forte de l'influence néfaste qu'exerça cette fratricide guerre du Péloponnèse, à quel point elle brisa la continuité de la pensée, de la religion hellénique.

Platon, donc, qui n'a plus aucun respect pour ces prodigieux récits où s'incarnait l'âme de la race, croit qu'ils ont été inventés, façonnés par les poètes, que ceux-ci étaient parfaitement libres de leur donner le tour, l'allure qu'ils voulaient. Aussi se livre-t-il à une critique violente, acerbe, partielle des traditions mythologiques et des poètes qui les exprimèrent. Dans le *Gorgias*, du reste, il avait déjà amorcé cette critique. Il avait alors affirmé cette opinion certainement fautive, si l'on songe à Eschyle, que la tragédie « s'efforce uniquement de plaire aux spectateurs. Si quelque chose est agréable mais mauvais, elle n'évite pas de le dire, si quelque chose est désagréable et utile, le dira-t-elle, le chantera-t-elle que cela fasse plaisir ou non aux spectateurs ? » Et Calliclès, bien hâtivement à notre gré, donne raison à Socrate : « Il est évident que la tragédie cherche surtout à plaire et à être agréable aux spectateurs ».

Calliclès eût pu ajouter, mais il ne l'a pas fait, qu'à vouloir composer des drames qui soient uniquement des traités de morale, le poète tragique risquait fort d'exposer ses idées devant des gradins vides, dans des théâtres où sa voix n'eût rencontré que l'écho des murs. (...)

D'où vient cette étrange sévérité ? Platon n'avait-il donc jamais lu Eschyle ? Les conditions historiques, le fait que les mythes, à son époque, n'étaient plus de vivantes réalités, explique-t-il tout ? Nous ne le croyons pas. Platon cite souvent Eschyle, presque inexistant dans l'œuvre d'Aristote qui, lui, cite Euripide, et cela même marque la différence de deux hommes et de deux époques. Non, les causes de cette sévérité doivent être cherchées ailleurs. Il y avait en Platon un poète, un grand poète. Une tradition, apocryphe peut-être, mais

renfermant un fond de vérité psychologique, nous rapporte que Platon, lorsqu'il eut fait la rencontre de Socrate, brûla les drames qu'il avait composés. Pendant toute une partie de sa vie le poète exista encore ; nous le trouverons, ce poète, dans le *Phèdre*, le *Banquet*, mais Platon, sciemment, volontairement, tua dans son âme cet hôte incommode qui l'empêchait, croyait-il, d'atteindre la vérité ; fermant volontairement les yeux à la magie du rythme, de l'image, il s'efforça de n'être plus que le mathématicien, le dialecticien, l'homme des froides formules qui croient – à tort selon nous – contenir plus de vérité que l'enthousiasme ailé que nous inspirent les Muses. Et ce fut là le drame de la vie de Platon. Il parvint à tuer en lui le poète. Les œuvres de sa vieillesse n'ont plus cette chaleur, ce charme des œuvres du début, ce ne sont plus que sèches et rudes discussions. Mais ce qui donne aux passages de la *République* qui se rapportent à la poésie un accent poignant, c'est que nous y découvrons l'écho de la lutte même qui se déroula dans l'âme de Platon ; et cela nous explique l'étrange injustice de ses critiques, leur partialité et – disons le mot – leur mesquinerie. Platon composa un véritable florilège, une anthologie de tous les passages que l'on peut reprocher aux poètes, laissant délibérément, systématiquement de côté tous les passages admirables et profonds qui font d'Homère et d'Hésiode les véritables maîtres de la pensée grecque. Car c'est à ces deux hommes qu'il s'attaque tout d'abord, sachant bien leur importance. « Ce sont eux, dit-il, qui ont réuni ces mythes mensongers que l'on a racontés et que l'on raconte encore aux hommes, » Ces deux génies, selon lui, ont « vilainement menti ». Et si, au moins, les critiques qu'adresse Platon étaient justifiées ! Mais il n'est pas un des mythes qu'il attaque qui ne puisse se justifier, si l'on se place au point de vue du poète qui l'a composé, pas un qui ne contienne sa part de noblesse et de profond enseignement.

Nous en citerons trois exemples : Platon reproche à Hésiode d'avoir raconté comment les générations divines se succèdent, comment Cronos succéda à Ouranos. Et pourtant, quand on lit la *Théogonie* d'Hésiode, on remarque bien vite que le génial poète béotien a voulu expliquer l'origine du mal dans le monde et que, selon lui, la racine, la source de tout mal doit être cherchée dans la haine. De même Platon trouve hautement condamnable que l'on chante, que l'on reproduise sur des peintures ou des tapisseries les combats des dieux contre les Géants. Et pourtant il tombe sous le sens que ces combats symbolisent l'éternelle lutte de l'ordre contre le désordre, de l'harmonie contre l'anarchie.

La *Première Pythique* de Pindare le montre avec toute la clarté désirable : Typhon, le monstre vaincu, frémit d'une haine impuissante, d'une vaine révolte lorsqu'il entend les sons de la lyre, « bien commun d'Apollon et des Muses aux tresses de violette », symbole de l'harmonie universelle.

Plus caractéristique encore de la partialité de Platon à l'égard d'Homère est la version qu'il donne du mythe de Pandaros, dans *L'Iliade*. « De même, dit-il, pour la violation des serments et de la trêve. si quelqu'un nous affirme qu'elle a été comise par Pandaros à l'instigation d'Athéna et de Zeus, nous ne le louerons pas. »

Platon fait allusion à un épisode bien connu du chant IV de *L'Iliade*. Les Grecs et les Troyens, par un serment solennel, ont fait une trêve. Les combats ont cessé, chacun s'attend à la fin de la guerre. Mais les dieux, qui veulent la ruine de Troie, ne l'entendent pas ainsi. Il faut que la trêve soit rompue et Athéna, sous la forme du guerrier Laodocos, fils d'Antéonor, donnera à Pandaros le conseil de lancer une flèche contre Ménélas. Si Ménélas est tué, ce sera la victoire des Troyens, car les Grecs devront se rembarquer sans emmener Hélène, toute l'expédition de Troie aura été inutile. Pandaros suit les conseils d'Athéna, Ménélas ne sera que blessé et, devant cet acte de félonie de la part d'un Troyen, les Grecs recommenceront la lutte.

Il va de soi que, présentés ainsi, les conseils d'Athéna à Pandaros peuvent paraître d'une moralité douteuse. Il en va tout autrement si l'on cherche véritablement à pénétrer les intentions d'Homère, à comprendre sa pensée.

Athéna, c'est l'intelligence créatrice. Fille préférée de Zeus, secourable aux héros, aux âmes droites, elle est néfaste à tous ceux qui possèdent en eux le germe du mal. Or, Homère n'a pas choisi au hasard le Troyen qui cédera à la subtile « tentation » d'Athéna. Tout au contraire, il a dessiné son caractère avec une singulière finesse. Pandaros est une âme basse, une âme cupide. Il possédait, dans sa patrie, onze chars et vingt-deux chevaux. Il n'en prit pas un seul avec lui pour se rendre à Troie, car, déclara-t-il, « j'ai eu peur qu'ils ne manquent de nourriture dans une ville assiégée » (v. 202-204). Pour éviter de voir maigrir ses chevaux et malgré les conseils de son père, Pandaros préféra combattre à pied, ce qui, à l'époque homérique, n'était pas très glorieux. Or, quel est l'argument qui va pousser Pandaros à chercher à atteindre Ménélas de ses flèches ? Homère nous le dit en propres termes : Si Ménélas est tué, Pandaros recevra de Pâris de riches présents. On le voit, cet épisode, loin

d'être, comme le veut Platon, immoral, cache au contraire un enseignement profond : l'intelligence mise au service des instincts mauvais, conduit l'homme à sa perte ; aussi Pandaros, cause de la reprise du combat entre les Grecs et les Troyens, est-il bientôt tué par Diomède.

Nous pourrions multiplier les exemples. Ceux que nous avons présentés suffisent à démontrer que Platon a fait preuve envers Homère d'une partialité qui ne s'explique, nous l'avons vu, que par le désir farouche de tuer le poète qui était en lui pour ne laisser vivre que le philosophe et le mathématicien. Toute la polémique contre Homère et les autres poètes, qui occupe une telle place au Livre I, au Livre III et au début du Livre X, ne s'explique que par le conflit dramatique qui se déroula dans son âme. (...) Nous avons vu aussi que la grande erreur de Platon fut de croire que les mythes pouvaient être librement créés et façonnés par les poètes, alors qu'ils étaient conditionnés par les circonstances historiques, inspirés par quelque chose de plus profond que la volonté individuelle. Ce manque de compréhension pour le caractère en partie fatal de l'évolution historique nous explique combien irréaliste, impossible est la cité qu'il rêve, comment sa République ne pouvait exister qu'en théorie et ne jamais trouver d'application pratique.

Georges MÉAUTIS, *Platon vivant*, 1950.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 631 mots en 100 mots \pm 10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **décompte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleu ou noir**.

Pas de blanc machine, ni d'effaceur.